

A la rencontre d'Amos Tutuola, conteur yoruba

La Brousse Fantôme

Des diables tropicaux, des spectres de la jungle, des mégavilles, des voitures folles. Tutuola raconte le Nigéria avec les mots des rois Obas.



Ibadan (envoyé spécial)

En matière de fantômes, la brousse africaine n'a rien à envier aux châteaux écossais. Elle est même hantée de créatures plus effrayantes que nos ectoplasmes blanchâtres, plus variées aussi. Il y a le fantôme « puant », couvert d'excréments et du sang pourri des bêtes qu'il a mangées; il porte des scorpions en guise de bagues et des serpents venimeux pour retenir son pantalon. Le fantôme-vagabond qui donne des concerts de cris humains. Le fantôme-cambrioleur qui se fait passer pour un bébé afin de soutirer de l'argent aux jeunes mères. Le fantôme lance-flammes qui vous foudroie littéralement du regard, sans oublier les « fantômes »: superlady, qui se change à volonté en antilope, et la fantôme-télévision qui vous lit l'avenir dans la paume de sa propre main transformable en écran vidéo. Tous ces fantômes se bousculent en sarabande naïve et grotesque dans les romans d'Amos Tutuola: huit livres qui recensent l'univers démoniaque que la forêt équatoriale a suscitée dans l'imagination des Yorubas.

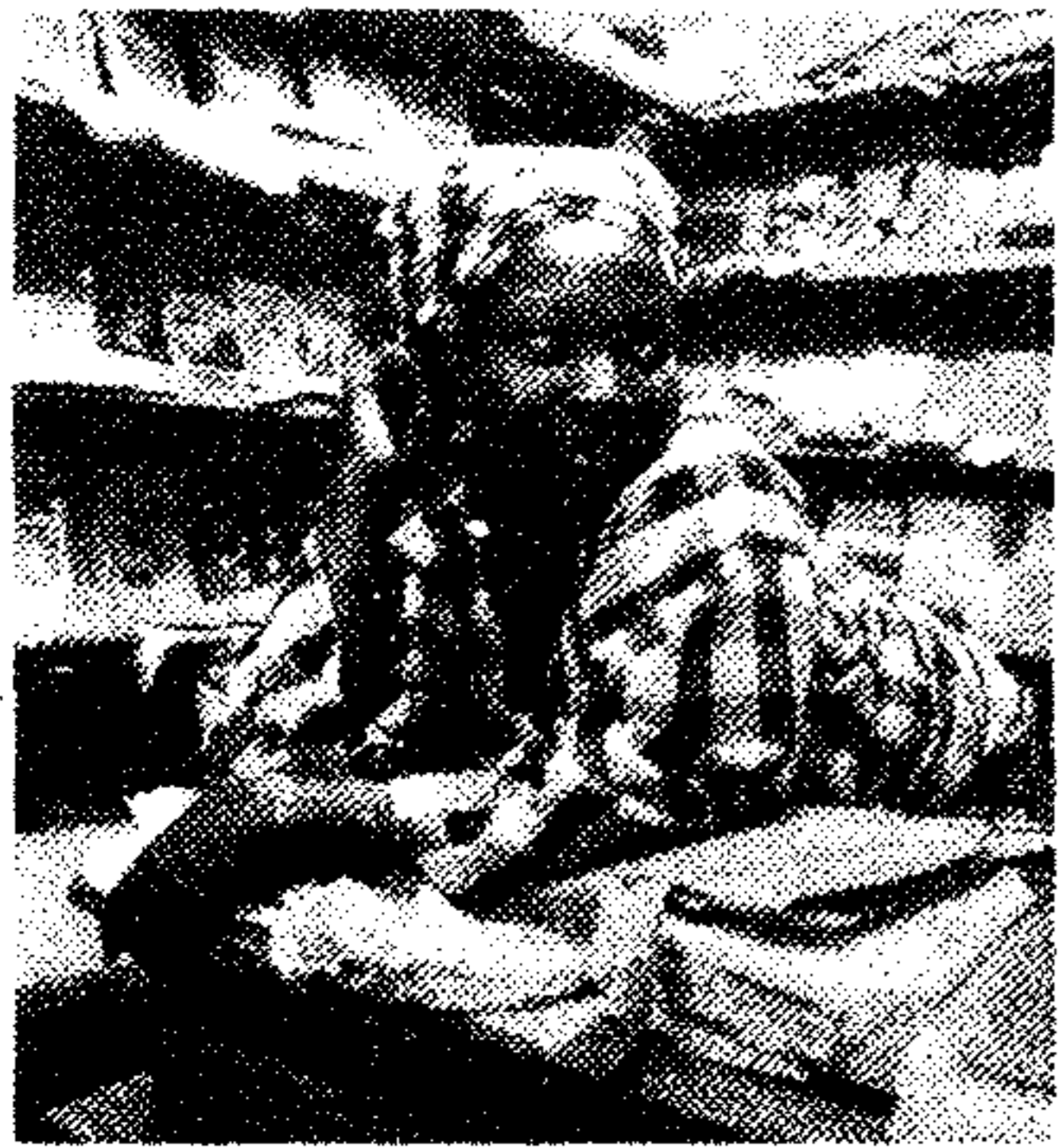
Rencontrer Tutuola suppose une quête aventureuse, aussi mouvementée qu'une traversée de la brousse des fantômes, bien qu'il n'y ait qu'une centaine de kilomètres entre Lagos et Ibadan où il a pris sa retraite. Le train met sept heures, dans les bons jours, pour franchir la brousse quand il ne s'y égare pas des journées entières pour d'obscurcs raisons. A défaut d'être plus sûre, la route est plus rapide: on bloque l'accélérateur et le klaxon, et on se lance sur l'autoroute (à contresens si la circulation n'est pas assez fluide). Les conducteurs prudents gardent à portée de la main la Bible ou le Coran, qui tiennent lieu à la fois de frein, d'amortisseurs et de direction. D'autres préfèrent jujus et grigris. Il paraît que des dévotions à Ogun, le dieu de la route, vous rendent invulnérable. Il paraît aussi, le livre Guinness des records l'affirme, que la route Lagos-Ibadan est la plus meurtrière du monde (cf. l'entretien avec Wole Soyinka). Elle est bordée d'épaves calcinées, de carcasses encastrées dans des palmiers et d'une multitude d'échoppes rudimentaires qui fournissent à l'automobiliste tout ce dont il aura besoin: courroies de ventilateurs, pneus rechapés, bidons d'essence, pierres tombales...

Francine Hagauer Vu

L'ESPRIT DES LIBRAIRES

Il y a autant de librairies au pays Yoruba que de bistrot en Bretagne. Dans un quartier populaire de Lagos comme de Surulere ou bien au cœur d'Ibadan, où on ne peut pas faire dix mètres sans voir l'enseigne d'une book-shop. A Ife, on en compte une bonne trentaine rien que dans la rue qui mène au musée où sont exposées de fameuses têtes de bronze, un des trésors de l'art africain. Séparées de la chaussée par un large fossé qu'on franchit sur une planche (la saison des pluies, ici, est très violente), les librairies sont de petites échoppes généralement tenues par des femmes. On y vend pêle-mêle des fournitures scolaires, des ouvrages techniques, mais aussi beaucoup de romans.

Les Nigériens sont manifestement des lecteurs insatiables. Du plus petit imprimeur qui fait des cartes de visite à l'éditeur comme Spectrum ou African University Press, toute une corporation essaie de satisfaire leur boulimie de l'imprimé. A Lagos, on compte une bonne vingtaine de quotidiens. Cette vitalité extraordinaire a donné naissance à une littérature populaire qu'une multitude d'écrivains plus ou moins auto-édités vont vendre dans des endroits comme le marché



d'Onitscha. Depuis que celui-ci a été détruit, c'est la foire d'Ibadan qui a pris le relais.

Dans la plus petite librairie d'Ife — la librairie a, dans ses trois mètres carrés, tout juste la place de poser une chaise et la natte sur laquelle jouent ses enfants —, on peut se procurer plusieurs romans d'Ekwensi, dont « The People of the City », « Man of the People » de Thinua Athebe, plusieurs pièces de Soyinka, ou le premier livre de la romancière ibo Flora Nwapa, « Efuru », un classique étudié dans toutes les écoles. Parmi les documents, le best-seller actuel est une biographie de Dele Giwa, un journaliste très populaire et trop bien informé, dont la carrière a été brutalement interrompue par un colis piégé.

La littérature en Yoruba est aussi très féconde. Les pièces historiques d'Akin Isola atteignent facilement les 60 000 exemplaires, et les romans de Fagunwa, aujourd'hui disparus, ne comptent pas moins d'une trentaine de réimpressions depuis les années cinquante. Preuve qu'il s'agit bien là d'une littérature véritablement populaire : plus la librairie est grande et luxueuse, moins on y trouve de livres. La superbe book-shop du campus universitaire d'Ibadan ne recèle que les œuvres complètes de Léonide Brejnev, qui achèvent de vieillir sur une étagère poussiéreuse.

G.M.

Sur l'autoroute, un être étrange, coiffé d'une cagoule rouge

Dénicher Tutuola dans Ibadan n'est pas non plus une mince affaire. La ville est immense, cinq millions d'habitants, et les maisons basses aux toits de tôle rouillée semblent s'étendre à l'infini. De porte à porte et de bouche à oreille, avec l'aide d'une vieille femme que l'on prétend sorcière, on finit par apprendre que Tutuola habite près d'une station-service, puis le nom du quartier, puis celui de la rue encombrée de volailles, de chèvres, de petits éventaires, et enfin sa maison avec des allures de pavillon de banlieue presque cossu, dans un quartier où quelques bouts de bois et de tôle servent d'habitation.

Né en 1922 en pleine brousse près d'Abeokuta au Nigeria, Tutuola appartient à la tribu yoruba, l'une des principales ethnies du pays (les autres étant les Ibos dont la sécession a provoqué, en 1967, la guerre du Biafra, les Haousas, au nord, vers les confins du Niger et du Tchad, plus quelques autres numériquement moins importantes). « Quand j'étais petit, dit Amos Tutuola, mon grand-père, qui était le chef du village, m'émerveillait, moi et les autres enfants, avec ses histoires. Il nous décrivait les exploits de créatures maléfiques, de Sango, dieu du tonnerre, un dieu terrible, ou du démon Ajantala. » A douze ans, Tutuola commence à fréquenter une école ouverte par les colons anglais. Cinq ans plus tard, à la mort de son père, il doit travailler. D'abord forgeron à Lagos, il devient ensuite magasinier à la radio nigérienne (« Je travaillais pour le gouvernement »), métier qu'il a exercé toute sa vie.

« Un jour, explique Tutuola, j'ai lu une petite annonce : "On demande manuscrits". C'était dans le magazine d'une des nombreuses sectes qui fourmillent au Nigeria. J'ai envoyé un conte, mais ce n'était pas ce qu'il recherchait, il voulait des écrits sur la religion. » Pourtant, les rédacteurs, impressionnés par son texte, s'offrent à lui trouver un éditeur à Londres. L'affaire est rapidement conclue avec Faber & Faber et, en 1953, paraît « The Palm-Wine Drinker », que Raymond Queneau, enthousiaste, traduit aussitôt chez Gallimard sous le titre « l'Ivrogne dans la brousse ». Ce sont les mésaventures d'un Yoruba amateur de vin de palme (il en boit cinquante Calebasses d'affilée), dont le malafoutier (celui qui soutire le jus des fruits du palmier) s'est tué en tombant d'un arbre. Incapable de se passer de boisson, l'ivrogne s'en va, nouvel Orphée au royaume des morts, pour rechercher à travers mille embûches son serviteur. Le livre a immédiatement établi la réputation internationale de Tutuola, suscitant par contrecoup quelques jalousies. On lui reproche de se complaire dans un art primitif dont la naïveté est propre à séduire les Blancs, de mal connaître l'anglais, de transcrire simplement le folklore yoruba comme d'autres écrivains locaux. Sur ce dernier point, faute de parler la langue, il est impossible de trancher, puisque la seule traduction anglaise d'un roman yoruba, « In the Forest of Thousand Demons » de D.O. Fagunwa, est épuisée depuis longtemps (1).



Des voisins de Tutuola, à Ibadan, autour d'une statue nigérienne

Ce qui est sûr, c'est que Tutuola a inventé un langage, mélange de « pidgin », de yoruba et d'anglais, peut-être pas très académique mais étonnamment expressif. Les Français, qui s'en étaient rapidement aperçus, l'ont un peu oublié, puisqu'il a fallu près de trente-cinq ans (et le prix Nobel de littérature décerné à un autre écrivain yoruba, Wole Soyinka) pour que l'on traduise son deuxième roman : « Ma vie dans la brousse des fantômes. » Un enfant arraché à son village par une guerre tribale s'égaré dans une brousse entre deux mondes, interdite aux humains. On y voyage en cocotier volant, on s'y fait transformer en vache ou en cheval, on peut y épouser une fantôme qui n'est autre que la fille du « secrétaire général de l'ensemble des êtres terribles et

étranges de toutes les brousses dangereuses ». C'est « La Divine Comédie » version yoruba, où chaque cercle de l'Enfer serait remplacé par une ville-fantôme. La vieille histoire de la quête semée d'épreuves retrouvée à la source d'une mythologie inconnue.

Dans son grand boubou à ramages verts, pieds nus, coiffé de son bonnet yoruba, Amos Tutuola souligne son attachement aux traditions yorubas ; et tandis qu'il parle, ses mains s'animent de mouvements si gracieux qu'on croirait une danse. « Le présent ne m'intéresse pas, je vis dans le passé, je raconte les histoires d'autrefois et ça me rend extraordinairement heureux. » Tutuola déplore la mort lente des villages provo-

quée par un exode rural massif. Le Nigeria, avec plus de cent millions d'habitants, est l'un des pays les plus peuplés et les plus urbanisés d'Afrique (un Africain sur quatre ou cinq — les statistiques sont approximatives — est nigérian) et le pactole pétrolier a attiré vers les villes des millions de paysans. Mais le boom économique a vécu. Le cours de la monnaie, la naira, s'est effondré. Un livre imprimé en Angleterre comme ceux de Tutuola coûte ici 50 nairas (beaucoup de salaires avoisinent les 500 nairas mensuels). « C'est la faute à la politique », commente Tutuola désabusé, regrettant le temps où le système féodal des rois locaux, les Obas, régnait sans partage. Aujourd'hui, ils gardent encore des pouvoirs mais doivent composer avec l'administration gouvernementale.

Tutuola préfère la fréquentation des fantômes du passé. Toutes les nuits, jusqu'à trois heures, il écrit. Il ne lit pas.

L I V R E S

agite ses gris-gris entre les voitures : c'est Egingün, le dieu des morts.

« Je ne veux pas mélanger des idées étrangères avec mes propres idées. » Près de sa table de travail, un petit meuble contient pourtant une dizaine de livres jaunis : les « Contes » de Grimm, « les Mille et Une Nuits », « Ivanhoé », mais aussi « les Diables de Loudun » d'Huxley et, curieusement, deux romans d'Updike. C'est que Tutuola, il y a quelques années, a passé plusieurs mois aux Etats-Unis, invité par des universitaires. Son diplôme de citoyen d'honneur de la Nouvelle-Orléans est d'ailleurs affiché au mur. Les Américains, à l'occasion, avaient réussi à racheter pour 50 000 dollars le manuscrit original de « l'Ivrogne dans la brousse » qui est devenu une pièce de musée.

Les pales d'un vieux ventilateur brassent lentement un air surchauffé. « Comment pouvez-vous supporter cette température ? », demande malicieusement Tutuola en s'épongeant le front. « Moi, je n'y arrive pas. Vivement la saison des pluies. J'irai comme chaque année défricher un coin de brousse pour cultiver du blé, de la cassavah, des ignames. » Il emmènera ses trois fils, « les filles », dit-il, « c'est moins bien » (il en a trois également), « elles ne peuvent pas m'aider aux travaux des champs ». Il profitera surtout de son retour au village pour écrire, tapant lui-même ses manuscrits à la machine — ce qui est assez curieux pour un homme de sa génération. « Je suis tombé d'un manigier quand j'étais petit ; depuis, j'ai le bras droit un peu faible et j'ai maintenant du mal à écrire à la main. »

Dans le calme de la brousse, il va ajouter un nouvel épisode à la saga des démons, traquer quelque fantôme disparu. Mais ont-ils vraiment tous disparu ? Au Nigeria, les fantômes existent, même sur l'autoroute. Témoin, cette vision sur le chemin du retour : au milieu d'un échangeur, à l'entrée de Lagos, un être étrange coiffé d'une cagoule rouge, vêtu d'une toile de jute piquée de branches de palmiers, s'avance en agitant des gris-gris au milieu de la circulation. C'est Egingün, le dieu des morts, un revenant dont le « métier » consiste à envoyer des messages dans l'au-delà. Comme le dit Amos Tutuola : « Puisque le mot existe, la chose qu'il désigne doit exister aussi. »

Gérard MEUDAL

(1) Le livre de D.O. Fagunwa, « In the Forest of Thousand Demons », a été traduit du yoruba en anglais par Wole Soyinka.

Amos Tutuola, « Ma vie dans la brousse des fantômes », traduit de l'anglais par Michelle Laforest, Belfond, 171 pp., 98 F.